

Le seul réel avantage d'être nu en passant l'aspirateur portable, c'est que l'air chaud recraché par l'appareil vous relaxe les testicules. Ce n'est pas désagréable du tout. Avec un chouia de conviction, on peut s'imaginer dévalant en costume d'Adam la dune du Pilât, en compagnie, si possible, d'une Ève accorte. Surtout lorsqu'on évolue sur de la moquette où l'on peut se laisser aller à une douce rêverie en relative sécurité. Le parquet de bois est plus problématique pour les pieds nus, une écharde traîtresse et c'est l'accident du travail, que je paie de ma poche. Le carrelage est plus sûr, mais allez passer l'aspirateur sur du carrelage.

Quoique.

Cela m'est déjà arrivé. Les conditions de travail de mes prestations étant assez floues, je les gère sur le terrain même, j'improvise. Napoléon avant moi a joué la carte de l'inspiration à Austerlitz, et cela lui a plutôt réussi. À la différence que, de mon côté, le champ de bataille dévasté, je le trouve en arrivant, mon rôle étant de ne repartir qu'après l'avoir remis en état. En tout cas dans un meilleur état que celui trouvé en entrant.

Mais je tombe sur des cas, aussi, qui me mettent l'appartement sens dessus-dessous en espérant que je passerai plus

de temps entre leurs murs. Or, si je suis assez arrangeant sur la manière de procéder, je sais rester très strict quant aux horaires. Cinq minutes de dépassement c'est une heure de plus de facturée, et ni les pleurs ni les supplications n'ont d'effet sur ma rigueur professionnelle.

En fait, cet aspect du contrat moral lié à mes engagements est toujours resté théorique. Je n'ai en effet jamais rencontré de client qui s'effondre en larmes pour ça. Non, l'ambiance avec moi est conviviale, décontractée. Humaine.

— Conchito, s'il vous plaît, auriez-vous l'amabilité de tirer un peu le double-rideau de la fenêtre, vous y verrez mieux pour travailler.

Madame de Merteuil, une demi-fesse posée sur le divan, comme il se doit lorsqu'on porte en plus de la particule un tailleur griffé, s'essaie à un sourire qui ne soit pas de connivence. Exercice très périlleux pour une dame de la haute, déjà connotée par un nom ayant fait ses preuves, qui reluque sous toutes les coutures depuis une demi-heure un jeune type à poil qu'elle fait semblant de payer pour ses talents d'homme de ménage.

J'arrête l'aspirateur et m'en vais tirer les fameux rideaux en contractant les fesses pour en chasser le chatouillis de son regard, ce qui évidemment provoque l'effet inverse. Le rideau pèse trois tonnes, le décorateur n'a pas fait dans le papier crépon : c'est du velours de chez velours. C'est beau, mais ça prend sacrément la poussière. Un inconvénient découvert en entreprenant ma carrière. La fenêtre donne sur le jardin, et le jardin sur une autre grande maison, quasi jumelle de celle des Merteuil, ou en tout cas de la même portée. Des voisins rupins, parce qu'on a les voisins qu'on mérite, qui n'ont peut-être jamais osé franchir le petit pas vers l'encanaillage, celui qui donne des frissons à la dame

de Merteuil lorsqu'elle jette des regards avides vers les fenêtres en vis-à-vis avec l'espoir délicieusement mêlé de terreur que quelqu'un, là-bas, distinguera, mais non, ce ne peut être possible, mais si ! les formes improbables d'un jeune homme entièrement, je dis bien *entièrement*, nu.

Après tout, elle est veuve, ou divorcée, voire les deux, et aujourd'hui elle a un peu le droit de penser à elle, non ? Qui pourrait le lui reprocher ? Elle est le genre de femme dont on se dit qu'elle a dû être belle mais qu'aujourd'hui on ne l'afficherait pas forcément en poster dans sa chambre. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir droit comme tout le monde à ses petits plaisirs, tels celui de reluquer de la chair fraîche dans son salon.

Mais pas dans son lit. Pas moi, en tout cas. Mon nom d'artiste, c'est Conchito, pas Devoirconjugo ; je veux bien dépoussiérer sa chambre, mais pas plus loin. Le texte de mes petites annonces est assez clair sur ce point :

*« CONCHITO, jeune homme bien de sa personne, ferait ménage chez dames seules. Tenue très très décontractée. Pas sérieuses s'abstenir. »*

À bien y réfléchir, le « pas sérieuses s'abstenir » fleure bon l'ambiguïté. Comme si les femmes qui louent les services d'un homme de ménage tout nu pouvaient être qualifiées de *sérieuses*. Allons ! Si je ne devais attendre que les propositions de grenouilles de bénitier, il y a longtemps que je serais mort la gueule ouverte sur mon téléphone. De fait, je suis un tantinet hypocrite, moi aussi. Mais allez écrire « *Je ne couche pas, surtout avec des vieilles* », au prix où est la ligne !

Et allez le dire en face d'une Madame de Merteuil qui espère peut-être que ses sourires sépias sauront convaincre votre peau élastique de venir se blottir contre la sienne, ocellée et en mal de chaleur, « parce que j'ai été belle, Conchito, vous savez, j'ai été belle... ». Lâchement, je prie pour qu'elle sache garder sa dignité. La mienne est déjà bien mise à mal.

\* \*

Le problème avec nous, les hommes nus de profession, c'est d'être très vite assimilés à ce que nous ne sommes pas. Ou du moins ne sommes pas toujours. Parce que je ne connais pas les autres, et pour tout dire je ne sais même pas s'il en existe. Je parle ici des professions libérales pas ou peu déclarées et plutôt cachées sous le manteau, comme la mienne. Ma retraite, à l'instar du troisième petit cochon, je me la construis brique à brique en SICAV. Cela ne va pas loin, pour le moment, ça ne m'abrite qu'un pied avec un peu de cheville, mais au moins je n'aurai pas de mauvaise surprise. Et si je pouvais le faire en bon gros lingots d'or bien lourds, je n'hésiterais pas. Je n'ai pas vraiment confiance en les promesses d'un état paternaliste qui vous assure de vous verser une petite rente pour vos vieux jours à la condition que vous soyez sage et coopératif pendant... combien ? quarante ans ? Au moins. Quel bel optimisme ! D'ici là, on court mille fois le risque d'être envahis par les chinois et la retraite sera alors calculée en bols de riz.

Mais je digresse.

L'image de l'homme nu, donc, comporte une connotation homosexuelle dont je me passerais bien dans l'exercice de ma noble profession d'homme de ménage. Au départ, je refusais systématiquement les offres émanant d'une voix trop manifestement nourrie à la testostérone. Jusqu'au jour où mon oreille m'a trahi, et lorsque je me suis retrouvé dans le hall d'entrée d'un petit pavillon cossu en banlieue, face à un bouddha en robe de chambre, visiblement gay comme un pinson, ma bonne éducation judéo-christo-bourgeoise m'a interdit de reculer, presque autant que la porte vivement refermée derrière moi.

— Vous êtes encore mieux que dans la petite annonce, m'a-t-il accueilli de sa voix de bibliothèque rose, en plissant les yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent totalement, engloutis par son énorme corps insatiable.

— Oh, merci, c'est gentil, ai-je répondu avec une conviction longtemps travaillée devant le miroir, mon Actor's Studio grand tain. On va s'y mettre, si ça ne vous dérange pas, j'ai les enfants à aller chercher à l'école...

L'excuse des enfants, il a eu l'air d'y croire autant qu'à son prochain mariage avec George Michael. Il faut dire qu'un mercredi en milieu d'après-midi, j'avais bien choisi mon jour. Mais bon, qu'importait la manière, j'avais marqué mes distances avec ses choix de vie et j'attendais qu'il marquât les siennes avec mon postérieur joli.

Il s'y résigna. C'était un bougre, certes, mais pas le *mauvais* bougre. J'aurais apprécié de pouvoir lui faire plaisir. Je suis malheureusement issu d'une famille à la longue tradition d'hétérosexualité inébranlable que seul un séjour dans une prison peuplée de brutes bodybuildées et peu amènes pourrait entamer bien malgré moi.

Je lui ai quand même accordé des faveurs visuelles, à mon bouddha, parce que je suis plutôt gentil ; de la camburage suggestive ici, là un retourné de hanches assorti d'une courte envolée d'attributs qui lui mouillait l'œil d'émotion. Tout juste si je n'ajoutais pas quelques entrechats à mon léger toucher de plumeau. D'autant plus que mon esthète employeur nous avait gratifié d'un fond sonore façon Mahler qui transcendait mon anatomie pour en faire le sujet d'un film de propagande à la Leni Riefensthal. Mon balai devenait javelot, les chaises du salon des haies sur une piste cendrée, et une assiette en faux Limoges suffisait à faire de moi un discobole beau à soulever tout un stade dans un même élan admiratif.

Alors quand, au bord de l'apoplexie, il m'a demandé d'un restant de corde vocale, de bien vouloir monter sur une chaise pour changer l'ampoule du plafonnier de la cuisine, emporté par la ferveur, je me suis exécuté de bonne grâce. J'ai juste pris soin de me concentrer sur ma tâche afin d'épargner ce qu'il pouvait conserver de pudeur tandis qu'appuyé au chambranle, il grimpait au ciel sans les mains, par courtes saccades ponctuées de cris de souris.

Curieusement, je n'ai ressenti aucune honte particulière, seulement la satisfaction du travail bien fait : j'avais donné du plaisir à un brave garçon sans me salir les doigts — ni même les siens. En tant que patron d'une entreprise qui n'employait qu'un seul ouvrier, moi en l'occurrence, je pouvais être fier d'offrir à la clientèle le meilleur rapport qualité-prix.

J'ai continué mon ménage comme si de rien n'était, consciencieusement. Lui s'est absenté un moment afin de changer discrètement de peignoir. Je suis allé jusqu'au bout de l'horaire fixé sous son regard reposé, alangui. Nous

étions bien. Je ne parlerai pas de véritable complicité, mais d'une certaine communion d'esprits, de celle que peut ressentir un vieux couple après s'être acquitté des choses du sexe qui, une fois menées à terme, paraissent d'une importance si relative.

Le bouddha, au gré des pages roses de son agenda, m'a constitué un réseau homosexuel qui a mis du beurre dans mes épinards.

Mais, je le jure, seulement dans mes épinards.

\* \*